

L'ENSEIGNEMENT SOCIAL: LE MUSÉE DU TRAVAIL...

Que manque-t-il à l'ouvrier français - et j'entends par ouvrier quiconque travaille à gages; mieux encore, quiconque, intellectuellement ou physiquement bien armé, doit implorer du Capital le moyen d'utiliser ses facultés? En matière de courage et de chevalerie, rien; peut-être même est-il par là trop bien doué, générosité et hardiesse menant trop souvent à duperie. Il est brave, le feu ne l'effraye pas; il le prouva de reste pendant *la Commune*. Ce qui lui manque, c'est la science de son malheur; c'est de connaître les causes de sa servitude; c'est de pouvoir discerner contre quoi doivent être dirigés ses coups.

Il y a plus de dix ans que nous le répétons: la source du mal social ne gît ni dans les hommes qui gouvernent, ni dans les institutions politiques qui oppriment: les uns et les autres ne sont que des résultantes. Vienne demain une nouvelle *Commune*, qui nous débarrasse du personnel gouvernemental, mais qui laisse subsister la faculté d'accaparement des richesses, qui supprime armée, magistrature et police, mais qui respecte la «*capitalisabilité*» du signe d'échange, le signe d'échange lui-même, et huit jours après les habiles, débordant les préposés socialistes à l'administration publique, auront, par la seule force que donne la richesse, rétabli le gouvernement, la police, la magistrature et l'armée - et rien n'aura été fait, qu'un nouveau et inutile sacrifice d'énergies obscures. Les 16 mai suivront toujours, même privés de canons pour s'ouvrir la marche, les 18 mars purement politiques.

La classe ouvrière commence à le comprendre, et cette affaire Dreyfus, qui a déterminé le réveil des plus abominables haines confessionnelles, en a apporté l'irréfutable témoignage. Vainement deux écrivains, dont le courage est au dessus de tout éloge, Emile Zola et Bernard Lazare, ont démontré (question de culpabilité ou d'innocence à part) que le procès Dreyfus fut mal jugé, qu'on y condamna moins le trafiquant hypothétique de marchandises militaires que le produit d'une race exécrée; vainement les représentants populaires, certains par calcul et ils ne valent pas qu'on les nomme, les autres par passion de justice, et à leur tête Jaurès, ont fait entendre le cri légitime d'indignation contre la simonie judiciaire: le peuple, le vrai, celui qui travaille et qui souffre, et que Dreyfus, en temps de guerre civile, aurait fait sabrer comme souhaitait de le faire Esterhazy, le peuple est resté indifférent et aurait plutôt battu des mains au spectacle du galonné victime à son tour de l'injustice bourgeoise, jusque là réservée aux petits.

La cause de cette impassibilité, particulièrement frappante si on lui compare l'effervescence boulangiste? Un peu, malheureusement, de l'esprit antisémite, entretenu de siècle en siècle et ravivé par la criminelle campagne des dix dernières années; mais aussi la conviction que, quel que doive être le héros de la bataille actuelle (juif ou catholique, financier aryen ou financier sémite), ce sera toujours un exploiteur et un oppresseur, et que, les temps n'étant pas révolus où l'esclave pourra supprimer d'un coup tous ceux qui l'oppriment, mieux vaut pour lui rester étranger au débat.

Or, si cette conjecture est exacte, s'il est vrai que la foule ouvrière soit restée indifférente à l'agitation de ces derniers temps parce qu'elle n'y a aperçu aucune chance de succès pour l'action sociale, pour la révolution économique vraiment libératrice, nous ne pouvons que l'en féliciter; et bien que les cris de: *Vive le roi! Sus aux juifs!* poussés le 17 janvier au meeting du Tivoli-Waux-Hall aient réveillé en nous le pur instinct combatif et que nos cannes aient fait résonner des crânes catholico-royalistes, nous souhaitons que le motif de l'impassibilité populaire aille toujours se fortifiant, que le peuple regarde de plus en plus froidement les compétitions féroces qui se manifestent devant la puissance publique, et se réserve pour le moment où la force lui sera venue de renverser l'édifice capitaliste tout entier.

Comment donc lui viendra cette force? Comment en lui s'épanouira cette conscience de l'œuvre radicale nécessaire? Par l'instruction économique.

Nous l'avons dit tout à l'heure: il est brave; quatre fois en ce siècle il a montré qu'une lutte - même inégale - ne l'arrête pas, et quelle que soit, à ce propos, l'apparente confiance affichée par les dirigeants, nul d'entre eux ne doute que, si le peuple le voulait, une cinquième révolution politique pût être faite demain; mais cette masse ouvrière, qui depuis vingt ans s'ouvre à la vie intellectuelle, qui ne se contente plus de produire, mais veut savoir comment et pourquoi elle produit, qui partout, aux Etats-Unis, en Russie, en France, en Angleterre, affirme enfin son droit au bien-être, elle veut pousser aussi loin que possible son perfectionnement moral et ne se battre pour la véritable liberté que le jour où, l'ayant méritée par l'intensité de son désir, elle saura la conquérir... et la garder.

Je ne serai pas plus optimiste qu'il ne convient, et j'avoue que pour la plupart des travailleurs, l'instruction économique est à peine ébauchée. Mais n'est-ce rien que le niveau intellectuel atteint par le personnel d'élite qui administre les intérêts professionnels des 250.000 ouvriers syndiqués français? Dénombrez les résultats obtenus par les groupes ouvriers en matière d'enseignement technique, scientifique et artistique; consultez le programme des cours institués par les syndicats ouvriers et les Bourses du travail: dessin, sciences mathématiques et physiques, technologie, langues vivantes, linguistique, rien de ce qui complète l'homme n'y est oublié, rien de ce qui fait la vie intellectuelle et morale n'y est omis, et si parfois un syndicat se plaint que ses cours soient désertés, combien d'autres, par contre (et la Bourse du travail de Toulouse le déclarait pour sa part il y a un mois) se voient envahis par une multitude de jeunes hommes curieux de savoir! Regardez quels auteurs habitent les bibliothèques ouvrières! Lamarck, Haeckel et Darwin y voisinent avec leurs continuateurs, Buchner, Manouvrier, Letourneau, Lanessan ; Marx et Proudhon y disputent sur les contradictions économiques; Pierre Leroux y dénonce la ploutocratie et Saint-Simon y prêche la religion de l'avenir; d'autres y rappellent les dates fameuses de l'histoire révolutionnaire: l'Internationale, la Commune, les congrès; les ouvrages d'art mécanique, de cosmographie, y coudoient les rêves communistes de Campanella, de Morelly, de Cabet; Emile Zola, Anatole France, Mirbeau, Geffroy, Descaves, Leyret, Darien y racontent la vie sociale moderne; Kropotkine et Lafargue, Colins et Grave y parlent de la société prochaine...

N'est-ce donc pas merveilleux que cet effort vers la lumière? Et s'il ne nous assure l'affranchissement que pour une date lointaine, s'il ne nous permet pas d'espérer que nous puissions, nous, fouler la Terre promise, ne nous offre-t-il pas du moins la consolante certitude que le jour où le peuple se lèvera, il aura avec le fer, avec le feu, cette arme plus sûre que toutes les autres: la force morale due à la culture de l'intelligence?

L'organisation syndicale du prolétariat et le programme qu'il s'est donné sont le plus étonnant exemple de ce que peut la conscience d'un idéal bien défini, jointe à une volonté nette.

Pour la défense des intérêts professionnels: l'union des ouvriers du même métier, s'indiquant les uns aux autres les conditions et les besoins du travail, les modifications immédiates ou lointaines possibles, les moyens efficaces de résistance à l'exploitation particulière et de lutte contre l'exploitation générale.

Pour la défense des intérêts collectifs et le succès de la guerre sociale: l'union des ouvriers de tous les métiers, s'exerçant la main dans les escarmouches quotidiennes, puisant la vigueur morale dans le trésor des connaissances humaines, menant de front l'exercice des muscles et la gymnastique du cerveau.

Pour programme: l'englobement de toutes les forces ouvrières dans un réseau gigantesque et serré de syndicats, de sociétés coopératives, de maisons de marins, de ligues de résistance, de Bourses du travail; la diffusion des sciences; l'étude des problèmes économiques; l'examen des méthodes de production et de répartition des richesses, tout cela déterminant le sens, encore incertain mais qui se fortifiera, du mode de travail et de consommation susceptible de concilier avec les exigences de besoins égaux en droits, la nécessité d'une marche constante vers l'inaccessible perfection.

Tels sont, non seulement en France, mais dans le monde entier, l'organisation et le programme des travailleurs. Et en quel pays, à quelle époque de l'histoire a-t-on pu constater, je ne dis pas seulement une si formidable organisation, un si vaste programme, mais encore une tendance plus caractérisée vers le beau et le bien, une telle aspiration à l'épanouissement parfait de l'individu?

A mesure, cependant, que s'élabore dans les esprits l'organisme futur, de nouveaux moyens s'offrent pour précipiter l'évolution sociale, pour hâter cette conscience de l'œuvre révolutionnaire, sans quoi la lutte ne serait qu'un gaspillage de forces.

On ne cesse de dire que les produits, qui coûtent si cher à l'ouvrier, profitent scandaleusement au capitaliste; que d'année en année, la puissance d'achat des pauvres diminuant tandis que celle des fortunés augmente, la richesse grandit toujours et la misère devient de plus en plus effroyable; on déclare les conditions économiques telles que, plus s'accumuleront les années, plus le peuple sera pressuré et plus inutiles deviendront ses efforts pour protéger pacifiquement son existence; on dit encore... Mais qu'est-ce que tout cela, sinon de pures affirmations?

Il faut autre chose. Il faut offrir au peuple le moyen de dégager lui-même les phénomènes sociaux, et de ces phénomènes, toute leur signification. Et pour cela, lui mettre sous les yeux ce qui est la matière même de la science sociale: les produits et leur histoire.

Il existe des musées d'arts-et-métiers, qui, plus fréquentés, seraient d'admirables établissements d'enseignement technologique; non pas seulement au point de vue spécial à chaque catégorie de travailleurs, mais au point de vue général, l'ouvrier ne devant pas se restreindre à l'étude des découvertes scientifiques ou mécaniques qui intéressent uniquement sa profession, mais devant embrasser l'ensemble des connaissances, observer les liens qui les unissent, acquérir la faculté de généralisation seule capable de coordonner les innombrables efforts individuels.

Gustave Geffroy a proposé la création de musées du soir, qui seraient des foyers d'art industriel.

Chacune des expositions internationales organisées depuis 1867 a possédé une section d'économie sociale intéressante.

Ce que nous voudrions, nous, c'est quelque chose de différent: un musée organisé de telle sorte que la vue seule des produits familiarisât les visiteurs avec la science économique, que la monographie accolée à chaque objet fût la plus complète et la plus éloquente leçon de socialisme et de révolution.

Que veut prouver l'économie sociale? Que le Capital tend et tendra toujours à réduire au strict nécessaire la part réservée au travail sur la vente des produits; que la richesse se concentre de plus en plus et que, parallèlement, la misère devient, de plus en plus intense et générale; que cette «loi» n'est pas limitée à telle ou telle contrée et à telles ou telles circonstances, qu'elle se manifeste partout et dans toutes les circonstances; qu'elle rend donc chimérique l'espoir d'améliorer l'état social où elle a pu naître; que si l'on en recherche la cause, on la trouve dans la dépendance où la richesse tient la pauvreté ou, pour être plus exact, dans la faculté de capitalisation; que cette faculté de capitalisation résulte de ce que les produits, au lieu d'être considérés comme de simples moyens pour l'homme de réparer ses pertes de force musculaire, ont une valeur commerciale dont toute la raison est de permettre aux habiles - de les accaparer et de ne les céder que contre le droit de ne plus produire personnellement; qu'ainsi, chimérique en un état social où existe la valeur marchande, l'espoir d'améliorer le sort des hommes deviendra certitude le jour où l'on produira pour consommer, non pour vendre; qu'enfin, la richesse étant supérieure à toute force, puisqu'elle a pu constituer et maintenir des siècles durant un régime contraire à toute justice, la force des armes seule édifiera la société où les produits cesseront d'être des marchandises pour n'être plus que les moyens de conservation de la vie humaine.

Voilà ce dont l'étude, la réflexion et, quelque peu, l'expérience nous ont persuadé; mais nous voudrions que le peuple et nous-même pussions le vérifier avec certitude. Comment y arriver?

Nous avons sous les yeux des échantillons des fils employés dans les tissages d'Amiens. Nous savons combien gagnent les ouvriers qui les tissent; combien aussi gagnent les tisseurs d'autres contrées. Mais que nous indiquent ces chiffres? presque rien, puisque nous ignorons toutes les circonstances accessoires qui, seules, leur donneraient leur véritable valeur. Ainsi nous ignorons le coût des matières premières dans les divers pays de production et leur coût à l'entrée dans les manufactures, c'est à dire le montant de la dîme prélevée par le transit, les douanes, les intermédiaires; ce qu'exigent la nourriture, le logement et l'entretien des ouvriers, seul moyen de connaître ce que vaut réellement leur salaire; si le salaire accusé est celui de chaque journée de travail ou de chacun des 365 jours de l'année; combien, en quelle quantité

et où le fabricant vend ses produits; à quel prix se les procurent les consommateurs de détail, etc... Sur quoi pourrions-nous donc fonder solidement les principes économiques que nous avons déduits empiriquement de statistiques rudimentaires et parfois douteuses?

Faire appel au concours de l'Etat? Lui demander un ministère du Travail? Le prier de révéler au prolétariat le secret de l'iniquité capitaliste?... Non. Le peuple seul peut et doit recueillir les éléments de son instruction.

Nous rêvons donc un Musée, possédant autant de sections qu'il y a d'unions ouvrières locales et annexant à l'échantillon de chacun des produits manufacturés toute son histoire. Nous voudrions connaître en quelques minutes d'où vient le tissu mis sous nos yeux, les contrées diverses où l'on le fabrique, son prix de revient; le nombre d'ouvriers qu'exige sa fabrication; leur salaire; ce qu'ils dépensent pour vivre; combien ils travaillent d'heures par jour et de jours par an; le prix de vente en gros et au détail du tissu; le nombre, la nature et la productivité des machines qui l'ont tissé: tous ces chiffres tenus à jour et indiquant constamment la situation comparative du capitaliste et de l'ouvrier, du producteur et du consommateur, de telle sorte qu'après peu de temps cette vérité éclatât aux yeux des ouvriers de l'industrie textile que grèves, associations de secours mutuels, ligues contre le chômage, lois ouvrières, tout cela n'a pas plus arrêté la paupérisation qu'une digue de sable ne contiendrait la mer.

Imaginez à présent une monographie semblable pour tous les produits de l'industrie humaine: poulie minerais tirés des profondeurs de l'Oural, le charbon de la Westphalie ou du Gard; pour l'horrible bibelot de Nuremberg et la délicate vannerie du Palatinat; pour le cristal de la Bohême et le verre de la Pennsylvanie ou du Tarn; pour le diamant de l'Inde et la tapisserie des Gobelins; pour les poteries d'Aubagne et les merveilles azurées de Sèvres; pour tout ce qui procure aux uns joies d'avare, voluptés d'artiste ou basses satisfactions de vaniteux, et qui coûte aux autres tant de misère, tant de douleurs patiemment subies, silencieusement et stupidement dévorées. Imaginez enfin ces témoignages vivants de l'iniquité sociale exposés en même temps et constamment dans toutes les grandes cités, rappelant sans cesse au mineur, au verrier, au vannier, au diamantaire, au potier, au modelleur, que ces ouvrages, sortis de leurs mains et dont ils tirent à peine leur subsistance, iront orner les demeures d'hommes crevant de pléthore - et ces muettes leçons ne seront-elles pas plus éloquantes que les vaines clameurs révolutionnaires à quoi s'esoufflent les orateurs d'estaminet?

Que ce Musée soit réalisable, il n'y a même pas à le discuter. Est-ce que vouloir, ce n'est pas pouvoir? Et que nous manque-t-il pour créer le *Musée du travail*? Nous avons pour l'estimation, l'origine, l'histoire du produit, depuis l'entrée de la matière première dans l'usine jusqu'à la mise en vente de l'objet manufacturé, les fédérations professionnelles de tous les pays, les rapports des agents consulaires de toutes les nations, les syndicats de voyageurs, de représentants de commerce et de comptables; pour les conditions mécaniques dans lesquelles s'élabore le produit, les traités spéciaux et les renseignements des ouvriers; pour les conditions économiques, les déclarations des syndicats.

Qu'on se représente l'effet d'une pareille leçon de choses, l'intensité d'agitation, l'extraordinaire crise que déterminerait en même temps chez tous les travailleurs, la conviction que le mal social est partout le même et que, quoi qu'on fasse, il va toujours s'aggravant! Que, même, pour toucher plus sûrement du doigt la valeur de cette propagande, les initiateurs d'une section ouvrière à l'exposition de 1900 fournissent, à l'appui de la demande de crédit qu'ils vont faire au gouvernement et en le dépouillant de ses considérants subversifs, le plan que nous venons d'exposer, et à la clameur des dirigeants ils pourront juger la portée d'un musée ainsi compris.

Quant à nous, nous ferons l'impossible pour préparer ce musée. Quoi qu'en aient dit aux récents congrès de Toulouse, à la *Fédération des Bourses du travail* et ailleurs des camarades trop épris de l'émeute classique et qui ne voient point derrière le président du club des *Saisons* l'auteur de *Critique sociale*, nous demeurons convaincu qu'il faut craindre les révoltes prématurées. Prenons-y part; mais ne cessons pas de travailler à l'instruction populaire, de telle sorte qu'éclatant seulement le jour où elle sera faite dans les cerveaux, la révolution sociale nous libère définitivement de l'autorité et de l'exploitation et ne nous laisse plus que la tâche d'améliorer toujours les conditions de notre existence.

Fernand PELLOUTIER.